

Francis DERON

Le procès des Khmers rouges

(Gallimard, Paris, 2009, 466 p., 24,90 €)

Francis Deron ne pourra pas voir l'impact de son livre ni la conclusion du procès de Phnom Penh. Il est décédé cet été. Nous lui aurions souhaité un autre sort d'autant que son livre ouvre des réflexions qu'il n'aurait pas manqué de poursuivre avec la même acuité que celles que nous trouvons dans son ouvrage.

La France a des affinités particulières avec le Cambodge, mais les publications, en particulier d'études et de réflexions sur les trente dernières années, sont beaucoup moins abondantes que celles en langue anglaise, qu'elles soient américaines, australiennes ou britanniques. Aussi ce livre est-il particulièrement bienvenu dans ce quasi-désert. Il est particulièrement intéressant par sa forme et la revendication assumée de l'auteur, tout à la fois de sa position de journaliste et de son attitude critique et engagée. Il éclaire bien cette phrase de Jean Vigo à propos du documentaire : « d'un point de vue fortement subjectif, à partir d'un point de vue fortement documenté ». C'est la force du livre et le plaisir de le lire, c'est aussi une façon de nous pousser à l'interrogation, à l'examen et à la réflexion critiques, tant il interroge aussi l'histoire présente et future, nos engagements et ceux des autres.

Dans sa forme en quatre parties qui présente d'abord l'outil emblématique du génocide khmer rouge – la machine à tuer –,

l'histoire de cette tragédie avec ses acteurs internationaux, les accusés et enfin le procès, cette dramaturgie permet d'arriver à la problématique finale du procès avec une vision claire du dossier et permet aussi au livre d'avoir une fonction de référence simple à solliciter.

On me permettra, pour avoir été également témoin aussi d'une partie de cette histoire, à partir de 1979, d'éclairer de quelques réflexions, parfois critiques, les propos de Francis Deron, sans volonté polémique mais avec la même revendication d'engagement et de souci documentaire que lui.

La première remarque concerne une appréciation globale du rôle du Vietnam dans cette affaire. Sans céder à l'angélisme, on doit pouvoir aujourd'hui effacer les grimaces figées, et souvent pires, qui furent majoritaires à partir de 1979 sur ce sujet. J'ai moi-même subi des bordées d'insultes, dont j'ai gardé le témoignage, sur des vérités aujourd'hui acquises, par exemple sur l'accueil des troupes vietnamiennes en 1979 ; sur le nombre de victimes, sur S21 même, à propos duquel un grand magazine hebdomadaire publia un article expliquant que ce lieu était une mise en scène de Hanoi. Pour y avoir vu les poules picorer le sang séché sur le sol des dernières victimes, je pensais être un témoin digne de foi. Pour avoir entendu de nombreux réfugiés

sur les routes remercier les Vietnamiens, j'ai cru devoir rapporter leurs témoignages. Pour avoir vu le procès contre Pol Pot et Ieng Sary dans l'été 1979, je pensais que sa fonction historique était importante, à défaut d'avoir une réalité juridique reconnue. Encore eût-il fallu que ceux qui décernent ce brevet s'en fussent préoccupés sans haine ni hostilité. Le livre en garde parfois des traces, on sent bien une difficulté de la part de l'auteur à garder une distance, mais il en reste un mauvais parfum. Le savoir, c'est aussi comprendre que Francis Deron est l'un des rares à citer l'ouvrage de Denise Affonço – « La digue des veuves » –, livre de témoignage intense et méconnu, où l'arrivée des Vietnamiens fait l'objet d'un récit très digne.

Quant au procès de l'été 1979, Francis Deron reconnaît son rôle positif dans la collecte des premiers témoignages et dans les attendus du jugement dont « on trouve peu à redire ». Sa critique s'adresse aux attendus politiques, « fausse note fatale », qui mentionnent la collusion des accusés avec « les forces réactionnaires de Pékin et les autres de la réaction internationale ». La langue de bois est d'époque, mais cela n'était pas totalement faux : nous savons, et Francis Deron le montre et le démontre abondamment, que Pékin, les États-Unis et les pays occidentaux soutiendront pendant des années une guérilla meurtrière dirigée par les responsables du génocide. Ce procès de 79 était certes imparfait, dans un pays totalement ravagé, mais il était certainement nécessaire et le silence fait à son

propos aura conduit à repousser de trente ans un début d'examen de conscience historique. Je ne fus pas le seul témoin de ce procès car, contrairement aux idées répandues, d'autres journalistes occidentaux étaient présents, et pas seulement des « amis ». John Pilcher fit un film de 52 minutes dans le même ton que moi, et réalisa quelques années plus tard un documentaire remarquable sur l'implication des divers services spéciaux occidentaux dans la fourniture d'armes aux Khmers rouges, en Thaïlande.

Cette méfiance du Vietnam se retrouve dans les commentaires sur les retraits des troupes, le premier non couvert par la presse! ? Mais si, il y avait des journalistes, qui se sont heurtés à « l'incrédulité du camp adverse ». Certes, les Vietnamiens n'étaient pas des champions en matière de communication, mais le « camp adverse » n'était pas « incrédule », il était hostile et manipulateur comme on le sait aujourd'hui, et les médias avec lui. Pour le deuxième retrait, j'ai le souvenir d'un journaliste français d'un grand quotidien du matin qui refusa de monter dans l'hélicoptère qui transportait les correspondants à la frontière car on l'avait réveillé trop tard ! Le lendemain, plusieurs d'entre nous eurent la surprise d'apprendre qu'il avait écrit un article dans lequel il disait ne pouvoir témoigner du retrait car il ne l'avait pas vu. Un tel glissement de langage ne peut que surprendre. Comme l'histoire s'écrit de préférence avec précision, je ne ferai aucune critique au livre qui reconnaît aussi la réalité des retraits, mais je souhaitais

l'éclairer un peu différemment sans me sentir très loin de l'essentiel de Francis Deron.

Son livre détaille aussi les liens ambigus de la France avec le Cambodge au cours de cette période, et cela sans complaisance. De façon très symbolique, je fus le témoin d'une scène qui révolta plus d'une des personnes présentes, et qui illustre bien cela. Lors d'un voyage à Phnom Penh, Roland Dumas, alors ministre des Affaires étrangères, donna une réception dans le palais près du phnom, là où Pol Pot recevait ses hôtes. Il y accueillit Khieu Samphan et lui serra la main avec le sourire le médecin et ami du ministre, qui se tenait à ses côtés, eut le même haut-le-cœur que nous et que de nombreux Cambodgiens : un ministre français, avocat et socialiste, j'en ai encore la honte au visage.

Détail encore, l'auteur épingle le journal *l'Humanité* pour un éditorial de 1998—«Il faut juger les assassins du Cambodge»—, reconnaissant que le texte n'est guère attaquant mais qu'il manque «l'hypertexte» dans lequel le journal ne ferait pas la lumière sur les années durant lesquelles le PCF soutenait les Khmers rouges «en toute illégalité» (!?). Outre le fait que Francis Deron, en tant que journaliste, n'ignore pas qu'un éditorial n'est jamais une thèse exhaustive, une recherche plus documentée l'aurait aidé à modérer ce jugement. Dès 1976/1977, le PCF, sur la foi des renseignements transmis par son correspondant à Hanoi, prend ses distances avec les Khmers rouges, un livre témoignage sur la chute de Phnom Penh aux

Éditions sociales est mis au pilon pour son manque de sagacité et les liens sont totalement rompus très rapidement, et bien sûr plus rapidement que ceux qui perdureront jusqu'à la fin des années 90 pour de nombreux hommes politiques qui se pincèrent le nez avec persévérance.

L'histoire s'écrit aussi avec beaucoup de précaution et d'attention. Il manque encore à cette histoire cambodgienne de se débarrasser des scories des préventions politiques, ce qui permettrait sans doute de réintégrer dans la réflexion des événements souvent publics, comme une première tentative de Hun Sen de prendre langue avec Sihanouk, à laquelle nous avons participé, et qui fut torpillée par l'entourage de Ranarith par la publication à la une du *Bangkok Post* de cette tentative discrète de négociation et de paix, une mission diplomatique française, secrète ou discrète, menée par un diplomate fin connaisseur de la région et surtout sans a priori sur le Vietnam et le Cambodge de Hun Sen. Une visite secrète de diplomates chinois organisée à partir de l'ambassade de la RPC à Paris, laquelle vit quatre envoyés de Pékin être reçus par Hun Sen, puis être accompagnés par un de ses proches pendant une semaine dans tout le pays, voyage qui fit évoluer les mentalités du côté chinois même si ses effets furent peu visibles sur le moment.

Ces remarques sont moins critiques qu'elles ne cherchent à compléter et à éclairer des détails d'un livre essentiel. L'ensemble est en effet d'une netteté, d'une densité et d'une forme qui le

rendent passionnant, d'autant qu'avec beaucoup de talent Francis Deron nous convie à ses reportages personnels—sa «visite» des «zones libérées» est un bijou de journalisme—et ne nous cache pas les difficultés multiples du journaliste face à l'événement et à la manipulation.

L'ouvrage est inachevé car le procès n'est pas clos. Francis Deron voulait sûrement nous préparer à en lire la conclusion

mieux armés qu'auparavant. Il aura très bien fait. Il aura très bien fait aussi de nous solliciter à continuer à chercher et à comprendre, à comprendre et à réagir devant une monstruosité humaine qui ne l'a pas laissé en paix, et qui ne doit pas nous laisser en paix, tant il voit dans les guerres du présent post-Khmers rouges les traces de cette même monstruosité.

JÉRÔME KANAPA